

ce travail n'avait a priori rien à voir avec la critique littéraire, mais appartenait à un genre qu'un certain Pierre Tartaret, dans son traité *De modo cacandi* (signalé par Rabelais dans *Pantagruel* en 1532), a analysé, par le menu si je puis dire. Juger ! Qui, décidément, en aurait envie ? Pas les journalistes qui, dans le meilleur des cas, nous répètent qu'ils essaient de faire la part du feu et estiment que pour sauver du naufrage le navire non pas ivre, mais dessaoulé de la grande prose française, il faut s'adapter aux goûts du public, proposer des textes réduits, voire simplifiés, adapter l'orthographe ou même la saccager pour les meilleures intentions de festive inclusion. L'expérience prouve que l'abaissement de l'art, pour le plus grand nombre, sa démocratisation à marche forcée ne rend pas les foules plus intelligentes ou plus sensibles, plus éduquées en matière esthétique, mais appauvrit drastiquement la fulgurance artistique qui est difficulté, contraintes en tout genre dans lequel le génie se corsète et, tout à la fois, trouve appui. Je ne fais qu'effleurer quelques-unes des dimensions d'une question complexe pouvant recevoir des explications de bien des champs de recherche, de l'histoire et de la sociologie des pratiques de la lecture à l'économie du monde des

livre ridicule et survenu de ce qu'un Jean-Philippe Domecq a appelé, dans son essai *Artistes sans art ?* (1994, édité en poche chez 10-18) « l'inflation » des discours propres aux arts du contemporain : plus l'œuvre est insignifiante, plus il faudra l'enrober de discours savants. Nous n'épuiserions même pas ce sujet en convoquant d'autres analyses ayant trait à l'évolution des sensibilités. Il me semble toutefois avoir rattaché, en parlant de légitimité, ces différents faisceaux à leur foyer d'origine. Allons plus loin à présent, car évoquer la crise de la légitimité dans le jugement littéraire, c'est pointer du doigt une réalité bien plus importante, dont nous n'avons pas fini de sonder les conséquences et même, les ravages.

RETROUVER

LE CENTRE **PERDU** ?

Commençons par un banal constat : l'absence de légitimité de la parole critique n'est qu'une illustration parmi tant d'autres de l'absence de légitimité de la modernité, contre l'avis d'un philosophe tel que Hans Blumentberg qui fit grand bruit voici quelques années, et cette absence est elle-même la conséquence directe de l'effondrement de toute idée de pouvoir, d'autorité supérieure donnant son assise, ses fondations à notre civilisation occidentale. Je veux bien sûr parler de la mort de Dieu annoncée par le plus laid des hommes selon Friedrich Nietzsche et de la montée des périls qui en découle, au premier rang desquels nous trouvons l'hydre du nihilisme si remarquablement analysée par les plus grands romans de Fiodor Dostoïevski. Nous pourrions illustrer cette perte de la transcendance par ce qu'un Max Picard a appelé en 1934, d'une belle expression, « la fuite devant Dieu » : ce n'est ainsi pas tant Dieu qui est mort que nous qui nous en sommes écartés. Je songe plutôt à deux textes aussi brefs que fulgurants, par lesquels je conclurai mon propos. L'un est littéraire, l'autre philosophique. L'un a été écrit par le romancier William Gaddis et s'intitule *Agonie d'agapè* (2002, traduit en fran-



N° 8

PRINTEMPS

2022

«

**L'ABAISSEMENT DE L'ART APPAUVRIT  
DRASTIQUEMENT LA FULGURANCE  
ARTISTIQUE QUI EST DIFFICULTÉ,  
CONTRAINTES EN TOUT GENRE DANS  
LEQUEL LE GÉNIE SE CORSÈTE ET,  
TOUT À LA FOIS, TROUVE APPUI.**

»

livres, pour ne rien dire de l'abandon des humanités au profit de l'enseignement des sciences et, de plus en plus, véritable fléau se répandant dans toutes les strates de la société, des techniques managériales réduisant la langue à une suite de termes efficients. Nous pourrions aussi rapprocher le phénomène de bulle médiatique déclenché par tel ou tel

çais aux éditions du Serpent à plumes). L'autre, sous la plume du grand penseur grec Zissimos Lorentzatos (mort en 2004), porte le titre éloquent de *Centre perdu* (et il vient de paraître aux éditions Alia). Dans le premier texte, un narrateur sur le point de mourir ne s'arrête plus de monologuer pour regretter que le désordre, la marée de l'entropie, la mécanisation gagne toutes choses. Que faire ? Tenter de retrouver une forme d'authenticité passant par la reconnaissance de la singularité absolue des chefs-d'œuvre, ne plus prétendre plier les mots aux usages les plus bas, mais essayer au contraire de leur redonner leur *réelle présence*. Dans le second texte, le penseur se désole que l'art moderne ait perdu son centre métaphysique, autrement dit ne soit plus relié à la vie, mais fasse triompher la mort, dont le règne se manifeste, selon Lorentzatos, par « la progression fantasmagorique de la technocratie contemporaine ». L'art tout entier, littérature comprise, est devenu une sorte d'idole pétrifiée et nous ne sommes plus que des officiants célébrant un culte funeste, nous enivrant de productions qui ne sont que des articles, le plus souvent des contrefaçons grossières fabriquées en série, comme s'il s'agissait des pièces d'une immense Machine qui n'aura nul besoin, pour finir par asservir son créateur, d'art, de poésie ou de musique. Il faut donc à l'art, à la littérature, un

au-delà de l'art, de la littérature, car tout artiste, même celui qui est ou se veut incroyant, célèbre dans son art un mystère, la possibilité d'une île, d'une transcendance. En effet, la fin de l'art ne saurait être l'art, mais la transparence de l'œuvre, l'oubli de soi jusqu'à ce que l'artiste ou l'écrivain parvienne, selon la belle image de Paul Gadenne (1907-1956), par ne plus ressembler qu'à un de ces galets de plage poli durant des millénaires, que rien de notable ne différencie de tous les autres galets lentement abrasés par les flots. C'est dans ce mouvement que de l'art refuse de faire une idole rance, le tient à bonne distance du nombrilisme insupportable et pathétique de ce qui passe, en France, pour des écrivains ne sachant plus que *témoigner*, par le menu, de leurs risibles déconvenues, fantasmes sexuels soporifiques, de leurs revendications d'insurgés d'opérette et de résistants de boudoir, c'est à cette seule condition qu'il sera possible de retrouver, avec un sens, une verticalité. Celle-ci dépasse le seul cadre des arts, puisqu'elle doit constituer l'horizon sur lequel se détache, ou plutôt devrait se détacher, la grande geste de ce qu'il reste des peuples, seule capable de construire un imaginaire commun, ce que l'on appelait jadis le *roman national*. Et c'est aux critiques littéraires, dans leur très modeste domaine, dans leur sphère d'influence de plus en plus réduite et avec leurs propres forces, d'accompagner ce mouvement, de reconquête et de dépassement. Dans le cas contraire, et pour donner tort à Stéphane Mallarmé, il se pourrait bien que le monde ne soit pas vraiment fait pour aboutir à un beau livre, ni même à un livre laid qui est notre nourriture quotidienne, mais qu'il ne crée absolument plus aucun livre. ♦



### Juan Asensio

Diplômé en journalisme du Celsa-Sorbonne université, il a créé en 2004 un blog à succès : *Stalker. Dissection du cadavre de la littérature*. Auteur d'une demi-douzaine d'ouvrages, il siège depuis 2010 dans le jury du Prix du livre incorrect. Son dernier livre : *Le Temps des livres est passé* (éd. Ovadia, 2019).